

LES RUINES DE MON COUVENT

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR
M. LEON BESSY.

(Suite.)

Et comme si j'eusse été la victime offerte, on m'étendit ou je m'étendis sur le froid parvis, et l'on me couvrit d'un drap funèbre. Alors il me sembla que tout se transformait dans le sanctuaire. La voix des enfants du chœur se tut. Les religieux entonnèrent leurs chants les plus graves et les plus lugubres, et l'orgue, interrompant ses airs joyeux, imita successivement le bruit des vents, les sifflements de la tempête, et les sons aigus et pénétrants de la trompette du jugement dernier. J'étais étendu là, entre les bras d'une mort qui ne m'arrachait à cette vie que pour me livrer à une autre. Sans doute bon nombre de fidèles avaient compassion de moi en ce moment; mais, de mon côté, je n'avais pas moins pitié d'eux, car mon cœur était en paix, et je me trouvais le plus heureux des cadavres qui attendaient là leur sépulcre.

Caché sous mon suaire j'entendis réciter l'office des morts, et je le répétais de tout mon cœur, en m'arrêtant aux paroles qui me faisaient le plus d'impression ou qui se rapportaient le mieux à mon passé ou à mon présent.

— « Mes années, disais-je, suivant en esprit les religieux, mes années se sont écoulées rapidement, et je marche dans une voie sur laquelle je ne reviendrai jamais. Mes forces sont épuisées; mes jours sont courts, et il ne me reste que le tombeau. Toutes mes pensées se sont évaporées, et toutes les espérances de mon cœur se sont dissipées. On voulait me faire croire que la nuit dans laquelle je suis plongé se changerait en un beau jour, et que la lumière succéderait bientôt aux ténèbres. Mais j'ai dit au sépulcre: Tu es mon père; et aux vers: Vous êtes ma mère et mes sœurs. Sur quoi donc repose maintenant mon espérance? »

Peu après, un prêtre chanta d'une voix forte ces paroles de l'antienne:

« Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, bien qu'il soit mort, vivra; et quiconque vit et croit en moi, ne mourra pas dans l'éternité. »

Alors on enleva le drap mortuaire qui couvrait ma tête, et je sortis du tombeau. Les lumières du temple me parurent plus vives, et le parfum des fleurs plus pur qu'auparavant: l'orgue avait changé de ton et accompagnait de joyeux chants. Deux prêtres se placèrent à côté de moi, et m'accompagnèrent jusqu'au pied de l'autel, où m'attendait le Père Provincial, tenant en main le livre des saints Evangiles. Ce fut sur ce livre et sur l'image de la Croix que je mis le sceau à cette imposante cérémonie. En ce moment régnait le plus profond silence. Le père Provincial me fit les questions usitées; après quoi, à la face de Dieu et des hommes, je prononçai mes vœux sans hésiter, d'une voix claire et accentuée qui résonna dans tout le temple.

Mais presque au même instant retentit sous les voûtes un cri à la fois si douloureux et si tendre qu'aujourd'hui même son seul souvenir me fait trembler et glace mon sang dans mes veines. La foule se pressa devant les degrés du sanctuaire autour d'une jeune fille qui venait de tomber évanouie dans les bras d'une autre femme. Il y eut un moment de confusion, et d'alarme: cependant ce tumulte passager fut bientôt couvert par les sons joyeux et retentissants de l'orgue, qui, cette fois, éclata de toute sa force, pour célébrer la victoire que je venais de remporter.

Bien que je me sentisse couvert de sueur et tremblant de tous mes membres en entendant ce cri triste et pénétrant, je ne tournai pas la tête; et quand on me reconduisit lentement de l'église au couvent, j'avais les yeux fixés sur le sol, et je n'osai pas un seul instant les lever vers le ciel, comme si j'eusse craint les regards furieux des ennemis que j'avais vaincus. Mais je ne pouvais fermer mes oreilles, et nous fûmes obligés de nous arrêter tout près de l'endroit où était né le trouble, au moment où j'avais prononcé mes vœux.

— Elle est sans doute folle, la pauvre enfant, dit une femme,

— Tout à l'heure, reprit une autre, elle disait entre ses lèvres qu'elle voyait un mort, et qu'elle le reconnaissait parfaitement.

— L'infortunée n'a-t-elle pas de parents? »

— Ils ont péri dans une émeute qui a éclaté dans le bourg qu'ils habitaient; et elle est maintenant retirée chez un vieux prêtre qui l'a laissée sortir aujourd'hui avec moi.

Je n'en entendis pas, ni ne voulais pas en entendre davantage. Quand j'arrivai dans ma cellule, il me parut impossible que j'y fusse revenu à l'aide de mes seules forces.

— Dieu est toujours Dieu, me dit à l'oreille le père Joseph, et il n'abandonne jamais celui qui se jette dans ses bras.

XLIII.

Je ne sais si je pourrai rendre compte de l'état dans lequel je me trouvais pendant quelques jours. A chaque instant je frissonnais; je sentais un froid intérieur circuler dans mes veines avec une telle rapidité, que souvent je craignais de tomber à terre. Le bruit des portes et les pas des religieux dans les corridors, le frémissement des feuillages dans les cours, les premiers tintements de la cloche, les premières vibrations de l'orgue au milieu de nos solennités et la première note de nos chants dans le chœur, retentissaient à mes oreilles comme autant de plaintes soudaines et lugubres, sorties du plus

profond des entrailles. J'avais besoin de faire effort pour revenir à la réalité et me soustraire à de vaines terreurs. Mais ces plaintes prenaient encore d'autres formes, et quand elles ne pouvaient pénétrer dans mon cœur par mes oreilles, elles tâchaient d'y entrer par mes yeux. Les images que j'apercevais dans les corridors et dans l'église même semblaient fixer sur moi des regards effarés, et allonger leurs faces livides, en ouvrant la bouche avec une expression d'indicible terreur. Puis elles disparaissaient à mes yeux; et sans qu'elles eussent besoin de parler, je les entendais s'écrier sur mon passage; « Le voilà, celui qui n'est plus qu'un cadavre vivant! »

Quand je m'agenouillais pour prier, l'image même du Dieu crucifié semblait, dans son agonie, pousser des gémissements plaintifs, et j'interrompais mon oraison pour m'assurer que ce n'était pas là un prodige réel, et que j'étais le jouet de mes illusions. Si j'ouvrais mon livre de prières, je n'y trouvais que prédictions sinistres, lamentations douloureuses, et cris de détresse poussés au milieu des angoisses de l'âme. Tout soupirait autour de moi, et j'étais comme plongé dans un gémissement universel qui me fendait le cœur.

Le surlendemain de ma profession, il faisait un temps très-pluvieux. L'église était presque déserte et nos chants y retentissaient plus sonores. J'aperçus une femme à genoux sur les marches du sanctuaire. Je détournai aussitôt les yeux; mais partout, dans le chœur, dans les galeries et jusque dans ma cellule, il me semblait que je la voyais et qu'elle me voyait, et les gouttes de pluie qui tombaient sur les toits et sur les arbres devenaient à mes yeux des torrents de larmes qui s'échappaient de ses paupières. Je croyais la voir errer sur des tombeaux, et les examiner l'un après l'autre, pour s'assurer si de l'un d'eux n'était pas sorti le cadavre qu'elle cherchait. Apercevant partout des dépouilles mortelles, elle laissait retomber la dalle qu'elle avait soulevée. Enfin, ayant trouvé un sépulcre vide, elle éclata en plaintes et en gémissements.

La cloche sonna l'heure de l'étude et je me rendis à la bibliothèque. La salle était déserte. J'examinai plusieurs ouvrages, espérant y trouver quelque passage consolant qui convint à ma situation. L'une des fenêtres donnait sur la mer, en ce moment très-orageuse. Au lieu d'être attentif à ma lecture, je contemplais les flots, et la pluie qui tombait à torrents comme pour calmer leurs fureurs. Immobile, les mains posées sur mon livre et les yeux fixés sur l'Océan, je fus tout à coup tourmenté de l'idée que peut-être j'avais causé le malheur de quelque infortuné. Cette idée inquiétait mon esprit, pénétrait de là subtilement jusqu'à mon cœur, puis s'emparait de mon imagination qui lui prêtait de nouveaux charmes; après quoi elle retombait de tout son poids sur mon cœur, pour me dire que j'étais un monstre, et que j'avais pris plaisir à tourmenter une âme dont on m'avait confié le soin. Cache-toi dans le sein de la terre, me criait une voix intérieure, et ne sors jamais de ses entrailles ténébreuses. Pourquoi as-tu reçu l'existence, si tu l'anéantis en toi-même? pourquoi as-tu cherché le contact d'un autre être pour animer sa vie et la tienne, si tu avais le noir dessein de faire périr cet être que tu attirais à toi et de le condamner toi-même au néant? Et il me semblait que les vents, la pluie et les vagues se réunissaient pour donner plus de force à ces plaintes accusatrices.

Je détournai mes regards de ces objets, pour les reporter sur mon livre que j'arrosai de mes larmes.

Alors se fit entendre tout bas à mon oreille une voix bien connue.

— Que lisez-vous, mon frère? me demanda avec tendresse le père Joseph.

Je revins à moi, frappé, non pas tant de l'accent de sa voix que de la manière nouvelle dont il m'adressait la parole. Il ne me tutoyait plus, et ne m'appelait plus son fils, ni son cher Manuel, mais simplement son frère. Et, en effet, je me souvins que j'étais et que je devais rester pour lui un frère jusqu'à la mort.

— Ce livre, ô mon frère, continua-t-il, qui vous sera peut-être utile demain, pourrait vous nuire aujourd'hui. C'est un livre excellent pour une personne mûre, mais qui ne convient pas autant à un jeune homme.

— Que dois-je donc lire, mon père? lui demandai-je.

— Mon frère, me répondit-il, ne doit pas lire en ce moment un livre écrit par la main des hommes; il ne trouvera la paix dont il a besoin que dans les enseignements dictés par Dieu lui-même.

A ces mots, il me présenta un livre de prières, et me dit de traduire et de paraphraser à ma manière les passages qu'il m'indiquait.

Je le fis, et tandis que j'écrivais, je sentis la paix rentrer dans mon âme.

— Lisez, mon frère, me dit le père Joseph.

— Que je sois en repos ou en mouvement, dis-je en prononçant les mots à haute voix à mesure que j'écrivais, vous n'ignorez aucune de mes actions, ô mon Dieu.

— Cela est évident, mon frère, reprit le Père en commentant la pensée du saint Livre, car il vous connaît parfaitement, et il sait jusqu'où peuvent aller vos forces.

— Vous découvrez de loin, continua-t-il, même avant leur naissance, la trame de mes pensées les plus secrètes, et la direction de mes pas. Sans que je parle, vous savez ce que je veux dire, et avant que j'aie fait un seul mouvement, vous voyez où je veux aller. Où puis-je me cacher, ô mon Dieu, pour échapper à la pénétration infinie de vos regards? »

— Si mon frère monte au ciel, reprit le père Joseph, il l'y trouvera; s'il pénètre jusqu'au fond des abîmes, il l'y trouvera encore; et s'il passe de l'aurore au couchant et se cache aux extrémités du monde, il le rencontrera pareillement.

— Car pour vous, continua-t-il, les ténèbres sont transparentes; pour vous la nuit ne diffère pas du jour. Dès l'instant où ma mère m'a enfanté, vous avez vu dans mon cœur, et vous avez scruté mes affections et mes desirs.

— Ainsi, dit le Père, mon frère ne pouvait encore concevoir aucune idée, que Dieu connaissait déjà toutes ses pensées futures, et pénétrait d'avance les replis les plus cachés de son cœur.

— O mon Dieu, poursuivis-je, mon âme défaille et soupire ardemment pour que vous l'arrachiez à l'angoisse dans laquelle elle gémît; mes yeux se fatiguent à chercher les consolations que j'attends de vous; mon âme est aride et froide, comme une plante exposée aux vents et aux frimas; mais je n'oublierai pas vos commandements. Sondez mon cœur, et voyez si je parle avec vérité; et si vous trouvez que je m'écarte du droit chemin, éteignez en moi le souffle de la vie, et faites-moi connaître les secrets de l'éternité.

— Mille fois heureux, reprit le Père, ceux qui marchent, sans faillir, dans le sentier des divins préceptes. Toutes les douleurs, toutes les misères, tous les chagrins de la terre, sont des choses qui ont existé de tout temps, et personne ne les ignore. Les commandements divins sont toujours nouveaux, et toujours supérieurs aux fragilités humaines. Qui pousse aujourd'hui un soupir qu'un autre ne l'ait poussé hier? Mais la loi divine impose sans cesse de nouvelles abnégations.

— Le Seigneur, dis-je à mon tour, a exaucé mes prières. J'ai senti les angoisses de la mort, et j'ai entrevu les horreurs de la tombe; mais Dieu m'a relevé de mon abattement et de ma tristesse. C'est pourquoi je l'invoquerai à toute heure, et je lui offrirai mon sacrifice: j'irai dans son saint temple, et j'accablerrai, aux yeux de tous, les vœux que j'ai prononcés en son nom.

Le commentateur et le copiste cessèrent alors, je ne sais comment, l'un de dicter et l'autre d'écrire, et je me trouvai dans les bras du père Joseph, mon front penché sur son épaule.

— Mon frère a dit qu'il avait entrevu les horreurs de la tombe. Eh bien! je le familiariserai avec elle, et je lui ferai prendre quelques leçons dans son sein.

— Quoi! dans le sein de la tombe? lui demandai-je avec effroi.

— Oui, là où la lumière du soleil ne pénètre pas, mais où la voix de Dieu nous parle. Suivez-moi, mon frère.

XLIV.

Je le suivis. Avant de descendre l'escalier, il alluma un flambeau et nous pénétrâmes dans une crypte dont la fraîcheur me fut extrêmement agréable. Nous en fîmes trois fois le tour, et quand il me semblait impossible d'aller plus loin, le père Joseph ouvrit une porte pratiquée dans le mur, par laquelle nous arrivâmes aux catacombes, c'est-à-dire aux sépultures du couvent. Ce lieu n'était éclairé que par la lumière que nous avions apportée avec nous. Les parois étaient garnies de niches irrégulières, de cercueils de pierre, de grandes statues et d'inscriptions.

— Toutes ces cendres, me dit le père Joseph, ont été autrefois des corps organisés et vivants, et ont obéi à des âmes. Si nous pouvions les interroger avec l'espoir qu'elles nous répondent, nous leur demanderions quelles pensées les ont agitées, quelles espérances elles ont conçues, quelles illusions les ont trompées, et, enfin, quelles réalités elles ont trouvées au terme de leur carrière. Elles nous diraient certainement qu'elles ont été ce que nous avons été, ce que nous sommes, et ce que nous serons. Cependant les noms que nous voyons gravés sur la pierre vont nous répondre pour quelques-uns de ces morts. Regardez ce cercueil, mon frère.

— Je le vois, mon Père, répondis-je.

— Eh bien! nous avons ici un bel exemple à imiter. Le souffle des passions avait troublé les jours de celui qui repose dans ce sépulcre, quand il vint frapper aux portes du cloître. Dès qu'il y fut entré, il sentit la paix rentrer dans son âme, et son cœur comme déchargé d'un poids immense. Mais l'esprit malin ne tarda pas à le tenter. Les peintures, les colonnes, les plantes, tout, jusqu'aux statues vénérées qui ornent les autels, revêtait à ses yeux des formes séduisantes; tout lui rappelait le souvenir de ce qu'il avait quitté à la porte du cloître. Un jour il se jeta aux pieds d'un de nos vénérables frères, et lui dit:

— Mon frère, je n'en puis plus.

— Ayez recours à Dieu, lui répondit le saint religieux.

— Comment le pourrais-je, quand les images mêmes devant lesquelles je me prosterne prennent une nouvelle forme, et que tout me rappelle ce que je cherche le plus à fuir?

— Fermez les yeux et implorez le secours de Dieu, reprit l'homme vénérable.

— Et que lui dirai-je, demanda l'infortuné? ne lui ai-je pas déjà tout dit?

— Récitez sans cesse, répondit le saint, l'Oraison Dominicale, jusqu'à ce que vous le compreniez parfaitement. Et, au moyen de cette prière, le religieux triompha de son ennemi.

— Croyez-vous, mon Père, dis-je, qu'elle suffira de même pour guérir mes amertumes?

— Oui, pourvu que mon frère y ajoute les exercices d'un zèle missionnaire. Votre caractère vous porte outre mesure à la méditation, ou plutôt à la rêverie. — Mais voici une niche qui vous parlera plus éloquemment que ma faible voix ne pourrait le faire. Cette niche renferme un religieux qui se perdait dans ses contemplations, et il se guérît parfaitement dès qu'il se livra aux travaux des missions. Il allait sans cesse d'un lieu à l'autre. Tout le monde le réclamait; il était obligé de porter des secours de tous côtés, et cette activité continuë le tira de ses rêveries. Constamment occupé à prier, à prêcher, à confesser, il sortait chaque jour de ces exercices plus calme et plus purifié. Il mourut d'une manière extraordinaire. Un jour qu'il était à peine sorti du collège, il y rentra en disant qu'il revenait pour mourir. Et il mourut en effet peu d'instant après.

Nous errâmes quelque temps encore dans cette demeure silencieuse, dont le sombre écho répétait, en le grossissant, le bruit de nos pas, et multipliait nos paroles d'une manière étrange, bien qu'elles fussent prononcées à demi-voix. Je heurtai du pied contre un crâne humain. Mais le père Joseph le ramassa, et, après lui avoir imprimé un baiser, le replaça sur un des cercueils.

— Dans cette bière, me dit-il, repose un religieux qui, nouvel Athanase, resta plusieurs mois caché au sein de ces tombeaux. Ceux qui, dans le siècle, cherchent à se distraire par la lecture d'ouvrages frivoles, enfantent le